

Come Worry with Us! de Helene Klodawsky

Serge Abiaad

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abiaad, S. (2013). *Come Worry with Us!* de Helene Klodawsky. *24 images*, (164), 28–28.

Come Worry with Us! de Helene Klodawsky

Le nouveau film de Helene Klodawsky semble à première vue porter l'habillage d'un documentaire musical. Mais la méprise se dissipe assez vite dès lors qu'il se réoriente autour d'une thématique visant à détromper les idées bornées que l'on tend à véhiculer, à savoir l'exubérance et la sécurité financière avérée des musiciens. Si la gloire est éternelle, la survie se joue au quotidien car Jessica et Efrim peinent à équilibrer la parentalité et la création musicale au sein de leur groupe, Thee Silver Mt. Zion, formation montréalaise de renommée internationale, un des rares groupes à avoir emmené un enfant en tournée en Amérique du Nord. Gagner sa vie n'a jamais été si difficile pour les musiciens : le téléchargement a bouleversé l'économie de l'industrie et les tournées constantes sont devenues nécessaires à la survie pécuniaire. Mais voyager avec un enfant est à la fois coûteux et compliqué. Dans un climat de concurrence et de changements technologiques rapides, où la privatisation des industries culturelles défie la notion même de liberté et où la distinction entre la vie et le travail est constamment brouillée, Klodawsky filme des artistes qui luttent pour rester fidèles à leur éthique de travail, en dépit d'une précarité économique sans précédent. Les travailleurs culturels d'aujourd'hui sont les pionniers de la nouvelle économie et le travail indépendant et l'autopromotion ont remplacé l'emploi sécurisé ; l'incertitude devient un mode de vie. Comment, se demande-t-on, un groupe dont le talent, la réputation et le succès sont solides a-t-il tant de mal à rester à flot et à conjuguer



responsabilités familiales et financières? Jessica partage la difficile tâche de joindre l'utile à l'agréable avec d'autres artistes accomplies comme Julie Doiron ou Matana Roberts, qui témoignent de l'impossibilité de joindre le rôle de mère aux exigences de la vie d'artiste. *Come Worry with Us!*, titre qui se confondrait facilement avec celui d'un album du groupe, porte un regard intime et sensible sur des artistes dont l'engagement et la pudeur ont longtemps été perçus, par la malveillance de certains, comme de la prétention affichée. — Serge Abiaad

Ariel de Laura Bari

Antoine (2008), premier « vrai » film de Laura Bari – auparavant, elle avait fait plein de petites choses pour la télé –, lui avait valu le prix Pierre et Yolande Perrault aux Rendez-vous du cinéma québécois de 2010. Film attachant, hésitant aussi, mais plein de promesses, il confirme pleinement nos attentes avec *Ariel*, projet on ne peut plus personnel, porté à bout de bras par la cinéaste et aidé en fin de course par l'ONF.

En partant d'un fait divers (un ouvrier perd ses jambes dans un accident de travail) qui habituellement engendre un film larmoyant et inutile, la cinéaste, parfaitement en confiance face au cinéma, nous propose de vivre *avec Ariel*, dans son intimité la plus absolue, cette épreuve et sa détermination à s'en sortir.

Ariel est marié et père de trois enfants, dont un est asthmatique. Son accident devient l'occasion de l'éclatement de son couple : dépression de l'épouse, découragement et enlèvement d'Ariel. Pour s'en sortir, contre l'avis des médecins et malgré le scepticisme des amis, Ariel, ingénieur de formation, décide de se construire lui-même des prothèses articulées. Et la cinéaste (une parente?) débarque, aussi discrète que présente : aucun commentaire – si l'on fait exception du petit film d'animation qui vient rappeler l'histoire des prothèses –, seul le privilège de vivre aux côtés d'Ariel et des siens, de filmer leur quotidien, leurs difficultés et (essentiels) leurs rêves.

La fameuse distinction documentaire-fiction vole ici en éclats. Le couple qui s'affronte et s'explique ; Ariel qui s'auto-analyse ; la femme qui se confie à une amie ; la visite et la mort du grand-père : ces scènes et bien d'autres appartiennent-elles au documentaire ou à la fiction? Quelle question impertinente! Laissez-nous donc rêver avec Ariel Bari de Mendoza! — Robert Daudelin

